

MONETTE ET SES PAUVRES

par

R. de la CHEVASNERIE, S. J.

Nouvelle édition à partir de celle de 1931

Éditions Saint-Remi

– 2019 –

NIHIL OBSTAT

Lutetiæ Parisiorum, die 30 Octobris 1931
R. D'OUINCE, S. J.

IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum, die 31 Octobris 1931
V. DUPIN,
Vic. gén.



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

POURQUOI PAS ?...

C'est fait ! ma pauvre Monette, Ernestine vient de me donner ses huit jours.

— Oh ! ma petite maman, répond doucement la jeune fille, qui pivote de trois quarts sur son tabouret de piano, ne t'inquiète donc pas ! Elle part pour éviter que tu ne la remercies.

— Oui, peut-être... Je crois cependant avoir tout fait afin d'être bonne pour elle.

— Tu veux dire, maman, qu'un ange eût envié ta patience !... Mais quelle raison donne-t-elle de son départ ?

— Tout simplement qu'elle désire voir ses mois doublés : que je la paie sans doute le prix courant pour Paris, mais que, chez moi, elle ne reçoit pas assez de pourboires. Alors elle préfère être bonne dans un hôtel !...

— Pauvre fille ! elle n'y sera pas depuis huit jours qu'elle pleurera de t'avoir quittée.

— C'est bien possible. Mais, en attendant, voici trois cuisinières depuis un an. Ce n'est pas encourageant !

— Tout de même constate Monette, en effleurant de la main le clavier du piano, tu ne pouvais pas les garder ! La première, en ton absence, organisait des dîners fins dans ta chambre avec ses amies et la seconde faisait par trop danser l'anse du panier.

« Quant à Ernestine, tu as beau passer sur son humeur et ses plats brûlés, tu vois, ma pauvre maman, c'est elle qui te quitte.

— Oui, et pour quelle remplaçante ?

— Pourtant, maman, tu les paies bien, tes cuisinières ?...

— Mon Dieu, oui, mon enfant ! trois cents francs par mois. C'est ce qu'on donne dans la maison. Et encore, quatre des locataires, m'a-t-on dit, ne veulent pas dépasser deux cent soixante-quinze francs.

— Alors, maman, demande Simone, devenue tout à coup songeuse, tu comptes donner trois cents francs à ta nouvelle cuisinière ?

— Sans doute. Mais pourquoi me demandes-tu cela, ma Monette ?

— Oh ! pour rien, fait la jeune fille, qui rougit et se lève, souriante. Allons, ma petite maman, ajoute-t-elle en embrassant sa mère qui met son chapeau pour aller au bureau de placement... Bonne chance ! Je vais dire un Ave Maria pour que Saint Antoine te fasse découvrir la perle rare !...

« Pourquoi me demandes-tu cela »... Pourquoi ?... Pourquoi ?... Simone eût été bien embarrassée de répondre sur le champ.

Et pourtant, elle doit l'avouer, une idée stupéfiante, magnifique, originale comme un certain nombre de ses idées, s'est fait peu à peu jour dans son cœur.

C'est que trois cents francs par mois ne sont nullement à dédaigner ! Trois cents francs par mois, voilà qui renflouerait le budget personnel de Monette !

Oh ! sa maman lui donne bien quelque chose tous les mois, un fixe, très convenable sans doute, pour les menues dépenses de sa petite fille..., mais hélas tout à fait insuffisant quand on est chargée de famille.

Or, Monette a charge de famille !... deux familles de pauvres qu'elle a totalement adoptées, une dans « la Zône » et l'autre dans la Banlieue.

C'est son rêve de l'été dernier, en montagne, qui commence à se réaliser, oh ! de la façon la plus simple.

Un beau matin, voilà quatre mois, Simone s'est arrangée pour sortir de la messe en même temps qu'une Sœur de Saint-Vincent de Paul, fidèle habituée, comme Monette, de la petite église aux nervures ogivales et aux antiques vitraux... Et, sous le porche, la jeune fille a gentiment salué la Religieuse :

- Bonjour ma Sœur.
- Bonjour Mademoiselle.
- Vous allez bien, ma Sœur ?
- Mais oui, Mademoiselle. Puis-je vous rendre service ?
- Justement ma Sœur, un grand service !...
- Bien volontiers, si c'est possible.

— Très possible, je pense, ma chère Sœur... N'auriez-vous pas une famille de pauvres à confier à une jeune personne qui dispose d'un peu de temps et se chargerait de la visiter ?...

— Une famille de pauvres ?... Dix, Mademoiselle, si vous voulez.

— Oh ! Je crois qu'une suffirait,... pour commencer...

— Eh bien, Mademoiselle, entendu pour une... La Banlieue n'effraie pas votre amie ?...

— Pas du tout, ma Sœur, c'est son rêve.

— Parfait !... Alors, qu'elle se charge de la famille L... à Pantin : le père, mort,... en tout cas disparu, la mère, malade, poitrine ! Trois enfants, l'aînée, six ans. Le petit dernier seul est baptisé. Tout est à faire dans cette famille, mais en premier lieu, leur donner du pain et des vêtements.

— Très bien, ma Sœur. Quelle est l'adresse ?... Voici mon carnet,..., un crayon... Merci, ma Sœur, « on » ira demain, sans faute.

— Alors, c'est entendu, Mademoiselle, je compte sur votre amie,... ou sur vous, pour mes pauvres gens. Vous me permettez à mon tour, de prendre votre adresse, pour le cas où j'aurais quelque renseignement utile à vous communiquer.

Voilà qui est fait ! Je vous remercie, Mademoiselle, et je prierai pour vous.

— Merci, ma Sœur. Au revoir, ma Sœur.

*

* *

C'est ainsi que Monette, dès le lendemain, a fait connaissance avec la Banlieue.

La fine silhouette, qui se hâte toujours, commence même à être connue à Pantin. Car Monette, très vite, avec des bonbons d'abord, un peu plus tard avec ses médailles et ses images, a fait la conquête non seulement des trois jeunes L..., mais, bien mieux, de tous les gamins et gamines de la rue, pour ne pas dire du quartier.

Si bien qu'à peine descendue du train, elle est signalée jusqu'à l'impasse où les trois L... et leur mère l'attendent avec la plus joyeuse impatience.

Et naturellement, un mois à peine après sa première visite à Pantin, les circonstances, les instances, l'in vraisemblable dénue ment de la famille voisine : huit personnes,... avec deux francs par jour pour nourrir tout le monde, la lui ont fait adopter aussi.

Inutile d'ajouter que le mois de Simone y a passé,... puis, très vite, ses petites économies,... jusqu'au dernier sou,... alors que les remèdes et le pain n'ont pas baissé de prix et qu'un des loyers est en retard de plusieurs mois !...

Aussi, Monette, au récit des déboires domestiques de sa mère, vient-elle soudain d'avoir l'idée merveilleuse de s'engager à son service, comme cuisinière., et de gagner trois cents francs par mois, comme Ernestine !

« Après tout, pourquoi pas ?... songe Monette restée seule au logis, pendant que sa mère cherche « la perle rare ». Oui, pourquoi pas ?...

« Pendant deux ans, maman m'a fait suivre des cours de cuisine chez Madame N... Sans me vanter, mais je réussis aussi bien qu'une autre les « cornets de jambon à la gelée », la « rouëlle de veau sauce madère », les « croquettes de pommes de terre », les entremets les plus variés, depuis le « Mont-Blanc » jusqu'au « moka au café », sans parler des tartes !...

« Voilà déjà tout un menu improvisé ! Monette, ma fille, pour tes pauvres, tu vas, ce soir, t'offrir comme cuisinière à ta « petite maman », pour trois cents francs par mois !...

« Oh ! sois tranquille, ce ne sera pas drôle tous les jours, et parfois, sans doute, tu seras tentée de rester au concert plutôt que de rentrer préparer ta cuisine.

« Tes mains sentiront bien quelquefois l'oignon, à moins que ce ne soit l'ail ou la graisse !...

« Souvent, tu auras très chaud près du fourneau : ou tu seras lasse et tu devras « faire vite » quand même, parce que ta mère et ta sœur Thérèse seront sur le point de rentrer, armées d'un solide appétit.

« Et que sera-ce, quand ton frère aîné, l'officier, viendra du Maroc, en congé, avec sa femme et tes trois neveux !...

« Bah ! nous verrons bien !

« Et puis, tous ces petits ou plus gros sacrifices ne sont-ils pas « dans le programme », si tu veux aider tes pauvres et leur donner vraiment un peu de toi-même, ta peine, ta souffrance et ton cœur ?...

« Alors, c'est entendu, conclut Monette, qui se lève du canapé sur lequel elle réfléchissait depuis le départ de sa mère. Ce soir, si maman n'a engagé personne pour remplacer Ernestine, je m'offrirai comme cuisinière à trois cents francs par mois,... pour mes pauvres !

*

* *

Drinn !... Drinn !...

— Tiens !... On dirait le coup de sonnette de maman. Elle a dû oublier quelque chose.

Et Monette court bien vite ouvrir.

— Toi, maman ?...

— Oui, ma chérie. J'ai oublié mes cartes, je ne sais trop où ?... Veux-tu m'aider à les trouver ?

— Et ta cuisinière, maman, l'as-tu retenue ?...

— Ma pauvre enfant, je n'ai pas encore eu le temps d'aller jusqu'au bureau de placement.

— Eh bien ! je crois que ce n'est pas la peine d'y aller.

— Pas la peine ?... Pourquoi cela Monette ? As-tu quelqu'un à me proposer ?

— Oui, ma petite maman !...

— Comment ! Une cuisinière ?

— Mais oui, maman chérie !

— Qui sait faire la cuisine ?

— Mon Dieu, oui. Elle a suivi des cours. Pendant combien de temps ?

— Deux ans !...

— Et c'est quelqu'un de bien ?

— Oui,.., oui,.. pas mal,.. assez bien, fait Monette tout à coup très embarrassée.

— Ah ! seulement « assez bien » ! Alors, tu n'es pas très sûre d'elle ?

— Oh ! si, si, maman. C'était pour ne pas trop vanter ma marchandise.

— Et, elle est polie ?

— Oh ! oui, vraiment. Sa mère l'a très bien élevée.

— A-t-elle bon caractère ?

— Oui, en général !... Un peu vive, peut-être,.. mais pas de rancune.

— Elle travaille bien ?

— Oui, très bonne volonté,.. et vite !

— Oh ! pas trop vite ?... Casse-t-elle beaucoup ?...

— Non, pas trop.

— Enfin, Monette, tu la connais bien ?...

— Ah ! pour cela oui, très bien !...

— Tu en réponds ?...

— Oui, maman, comme de moi-même.

— Oh ! Oh !... C'est beaucoup ! Et comme prix, elle est raisonnable ?

— Très raisonnable,.. le même prix qu'Ernestine.

— Ce n'est pas déjà si mal ! Enfin, bon !... J'accepterai de lui donner trois cents par mois, mais je veux la voir avant de l'engager.

— Quand tu voudras, maman chérie.

— Eh bien ! le plus tôt possible, puisqu'Ernestine m'a donné ses huit jours.

— Veux-tu tout de suite ?

— Oui, ma Monette, mais à condition de ne pas trop attendre... Je suis si pressée : mon œuvre, mes visites !...

— Tu n'attendras pas longtemps, maman chérie... Car ta cuisinière modèle qui espère ne pas trop casser de plats ni d'assiettes et qui n'a pas trop mauvais caractère parce qu'elle a été très bien élevée par sa chère petite maman, c'est... ta Monette !...

— Toi, Monette ?... Tu deviens folle, ma pauvre fille !... Qu'est-ce qui te prend ?

— Que j'ai tout simplement envie de gagner trois cents francs par mois pour mes pauvres : que ta Monette n'a pas oublié ses deux ans de formation culinaire chez Madame N... : que ce sera bien plus commode pour toi d'avoir ta fille pour cuisinière qu'une étrangère : et que tu peux toujours « m'essayer » pendant un mois et me mettre alors à la porte si tu n'es pas satisfaite du travail de ta fille Monette... pour vous servir, Madame, humble et dévouée cuisinière !

La révérence, l'air et le ton de Monette sont si drôles que sa mère éclate de rire et, presque gagnée :

— Mais alors, mon enfant, c'est sérieux ?...

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, ma petite maman. Et la preuve, Madame, c'est que votre cuisinière va se permettre,... pour bien vous montrer qu'elle accepte le prix convenu,... oui, va se permettre de vous demander,... son mois d'avance !...

— Oh ! par exemple !...

— Au moins, le tiers,... un tout petit billet de cent francs pour aller de ce pas régler un loyer en retard !...

— Eh bien, Monette, constate sa mère en tirant de son sac le billet demandé, je ne sais trop quelle cuisine tu vas nous faire, mais je suis bien sûre que tes pauvres n'y perdront pas.

— Ni toi non plus, maman, sois bien tranquille, s'écrie Monette en embrassant sa mère. L'engagement est conclu. Merci !

*

* *

Et c'est ainsi, que huit jours plus tard, au départ d'Ernestine, Monette prenait le tablier bleu de cuisinière, pour le plus grand bonheur de ses pauvres, de Thérèse, et de sa chère maman.

LE VIOLON

Simone est donc passée cuisinière en titre. Pour commencer, elle a bien brûlé quelques sauces et manqué un soufflé au fromage, mais l'expérience... et le Seigneur aidant, Monette, en très peu de semaines, est devenue un vrai cordon bleu.

Par exemple, elle n'a pas son égale pour les « médaillons à la gelée parisienne », qui donneraient de l'appétit à un mourant : ou pour les « gniocchis aux reflets d'or ». Ses « bouchées à la reine » rendraient jaloux le « chef » du Berry et le « premier saucier » de France ne réussit pas mieux ses mayonnaises.

Quant à « l'abricotine pâtissière, au « Moka praliné », à « la Macédoine de fruits », à « la crème Chantilly », aux tartes de tous parfums et de toutes saveurs, les habitués de Latinville, croient en les dégustant chez la mère de Monette, se trouver encore dans leur pâtisserie préférée.

*

* *

Mais pour réussir de si bonnes choses et les bien présenter, que de fatigues et parfois quelle souffrance !

On ne reste pas impunément debout des journées entières, ni des heures près d'un fourneau dans une minuscule cuisine, en plein été !

Alors Simone, vingt fois par jour, en rissolant ses pommes de terre, ou en arrosant le rôti, se redit tout bas :

— Allons, ma petite, courage ! Pour tes pauvres !

Parfois aussi, quand elle fourbit ses cuivres ou lave ses carottes, Monette chante. Oh ! les airs qu'entendent les casseroles et le fourneau sont aussi variés qu'inattendus : « l'Ave Maris Stella » et, sans transition, l'ouverture de Faust, où se glissent quelques mesures de « Si j'étais roi », puis une strophe de « l'Adeste Fideles » qu'interrompt soudain une improvisation poétique sur un air connu.

Le fourneau et les casseroles ne s'ennuient sûrement pas. Monette non plus.

D'ailleurs, la jeune cuisinière interrompt de temps en temps ses importants travaux culinaires pour courir jusqu'au piano et jouer une sonate de Beethoven ou un Nocturne de Chopin, cependant qu'à la cuisine mijotent à petit feu les flageolets ou le pot au feu.

Et si quelque visiteur ou fournisseur a la malencontreuse idée de sonner à ce moment, il trouve, pour lui ouvrir, une élégante jeune fille qui, un gros tablier bleu à la main, demande poliment si l'on désire parler à la maîtresse de maison... ou à la cuisinière.

*
* *

Toutefois, le piano n'est pas toujours possible, car la préparation de certains plats exige présence et soins assidus.

Aussi, Monette se garde-t-elle bien de quitter sa cuisine quand le menu comporte des « ris de veau sauce poulette » ou des croquettes de pommes de terre.

Mais comme suprême ressource, dans ces cas désespérés, un discret et fidèle ami lui reste, le compagnon dévoué des bons et des plus mauvais jours : son cher, son bien-aimé violon, un « Stradivarius » à la sonorité douce, harmonieuse, à la résonance profonde.

Dès les débuts de Monette, on a remarqué la sûreté de sa lecture et l'agilité de ses doigts.

Mais depuis six mois qu'elle étudie avec un nouveau professeur, ses progrès sont tels, qu'à plusieurs reprises, elle a joué en soliste dans les plus grands concerts.

Peut-être n'a-t-elle pas encore toute la perfection technique des virtuoses de profession, mais son jeu possède une expression si personnelle et vibrante, que, sous les doigts de la jeune fille, l'instrument semble avoir une âme. Il chante, il se plaint, il pleure, il triomphe avec elle.

En l'écoutant, on s'étonne d'abord de la profondeur et de la puissance des sentiments inconnus, mais si vrais, que ces coups

d'archet, toujours souples et fermes, réveillent au plus intime du cœur. On se défend d'abord comme de l'intrusion d'un étranger dans nos secrets d'âme. Mais très vite, sous l'emprise de la mélodie qui se cherche encore et nous appelle, qui monte, s'élançe et bientôt nous emporte, on oublie le jeu pourtant si nuancé de l'artiste et l'incomparable instrument. On ferme les yeux : on s'abandonne !...

Monette sait l'étonnant succès de son jeu sur les auditeurs. Elle ne s'en étonne, ni ne s'en glorifie. N'est-ce pas le Seigneur qui a bien voulu lui confier ce talent ? Que toute la gloire Lui en soit donc rendue ! Son enfant, d'ailleurs est heureuse de bien jouer. C'est si commode ! Que de précieux billets son cher violon lui a déjà rapportés pour ses pauvres !

Aussi, quand elle ne peut quitter sa cuisine, Simone court vite chercher son violon. Elle pose la boîte sur le buffet, s'essuie soigneusement les mains, ouvre l'étui où repose le bel instrument, le caresse en souriant, l'accorde, met de la colophane sur l'archet et, tout en surveillant les casseroles, commence des arpèges.

De temps à autre, un grésillement insolite avertit la virtuose que la sauce Tartare à besoin d'être tournée. Alors, arrêtant net la gamme en plein vol, l'artiste pose archet et violon et se précipite vers son fourneau. En général, elle arrive à temps, retire une seconde la casserole, prend la bouteille de vin ou le flacon de vinaigre, et tout en tournant la sauce brune y verse un léger filet pour la délier.

Il arrive bien parfois que le lait se fâche soudain et s'échappe à gros bouillons par dessus les bords.

Même une fois, mais... chut ! ne le répétez pas ! Monette, emportée dans une fugue de Bach, et brusquement interrompue par les protestations insolites d'une casserole, a tourné la sauce tomate avec son archet en guise de cuiller.

Mais ces distractions sont exceptionnelles et quelle cuisinière n'a pas les siennes ?...

D'ailleurs, à part cela, vraiment, la cuisine au violon est délicieuse et la mère comme la sœur de Simone se félicitent à qui mieux mieux de leur nouveau cordon bleu.

*
* *

Aussi Monette qui sait fort bien que son violon ne nuit pas à la perfection de son devoir d'état, s'est-elle lancée ce soir, au beau milieu de la cuisine, dans une charmante étude de Grieg.

Elle est seule... Personne pour la déranger ! Et quant au menu du dîner, il est simple :

Potage velouté,
Œufs sur le plat,
Haricots verts,
Semoule au lait.

Les haricots cuisent doucement ; le potage mijote sur le coin du fourneau : les œufs sont là, ce sera pour le dernier moment,... la semoule auss!...

Et Monette, en marquant du bout du pied la mesure, attaque son étude.

Jamais son archet n'a été plus léger ! Les gammes se succèdent et se poursuivent. Elles préparent le thème qui s'annonce.

Un instant, la mélodie semble se perdre dans l'envolée des arpegges, mais pour se retrouver bientôt, et s'affirmer dans un chant si pur, si dégagé de la terre, qu'il emporte Monette elle-même loin, bien loin de sa cuisine, des haricots verts et du potage velouté jusque dans les régions où les Anges éperdus d'amour chantent la gloire de leur Créateur !...

*
* *

Ding !... ding !... ding !...

« Mon Dieu ! sept heures moins le quart. Et ma semoule qui n'est pas cuite !... Adieu mon violon et vite, vite..., à ma semoule. Une casserole... oui, la moyenne... un peu d'eau... le sac de semoule... Et le lait... Eh bien ! où est le lait ?... Pas sur la table, ni dans le buffet... Mais alors ?... Ah ! c'est vrai je ne l'ai pas monté. Il est resté en bas !... »

Un coup d'œil au fourneau afin d'être bien sûre qu'une rapide absence ne provoquera pas de catastrophe et Monette court à la porte qui donne sur l'escalier de service. Elle l'ouvre en coup de vent pour se précipiter dans l'escalier.

Mais brusquement elle recule dans la cuisine avec un petit cri d'effroi :

— Oh ! qu'est-ce que c'est ?...

Et de fait, le spectacle n'est pas banal !

L'étroit palier, les marches d'en dessus et d'en dessous, sont envahis d'auditeurs, serrés les uns contre les autres, les uns assis, d'autres debout, quelques-uns appuyés au mur.

Tous les domestiques des étages sont là : le garçon du premier, en tenue de service, la plantureuse cuisinière du second, les bonnes du rez-de-chaussée, de l'entresol et du quatrième avec leurs petits bonnets et leurs tabliers blancs, un garçon livreur appuyé sur son panier...

Et tous ces braves gens, sages comme des images, écoutent depuis combien de temps ? sans un mot, de toute leur âme, le délicieux concert gratuit que derrière cette porte, leur offrait, sans le savoir, la cuisinière inconnue.

*

* *

À son apparition soudaine, l'auditoire, un instant, reste stupéfait :

— Mince ! dit tout haut le garçon livreur, qui connaît son monde : c'est la d'moiselle du troisième !

Devant ces visages effarés, Monette qui s'est tout de suite ressaisie, éclate de rire.

— Oui, oui c'est moi, dit-elle gentiment. Bonjour, mes amis. Mais je suis pressée. Mon lait que j'ai oublié en bas !

— Bougez pas, Mad'moiselle, prononce sentencieusement la grosse cuisinière, on va vous l'quérir. Jean, spèce d'engourdi, l'lait d'Mad'moiselle, en bas d'lescalier : grouille-toi, mon garçon !

Et les mains sur les hanches, la brave femme se retourne vers Monette et hochant la tête :

— Ben, Mad'moiselle, si vous cuisinez aussi ben qu'vous jouez du crin-crin, vot' maman et vot' sœur, elles ont l'filon !...

LES LENTILLES

— **B**onjour, mon Frère. Est-ce que le Père est là ?
— Oui, Mademoiselle, mais il y a déjà beaucoup de monde à l'attendre.

— Oh ! que c'est ennuyeux ! Moi qui suis si pressée ! Est-ce que... est-ce que vous ne pourriez pas lui faire savoir tout doucement que sa petite nièce...

— Sa nièce Simone. Oui, oui, Mademoiselle, je vous « re-mets » bien !

— Ah ! vous me reconnaissez, mon Frère ! Eh bien ! oui, que sa nièce Simone aurait un tout petit mot à lui dire : que ce ne sera pas long.

— Entendu, Mademoiselle, on va tâcher d'arranger cela.

— Merci, mon bon Frère.

— J'y vais tout de suite. Donnez-vous donc la peine d'entrer dans le hall et de vous asseoir, en attendant.

Et se levant aussitôt, le petit homme, au visage avenant, tire le cordon de la porte vitrée. Simone pénètre dans le grand hall entouré de chaises.

*

* *

Mon Dieu, que de monde en face du bureau de son oncle !

D'un rapide coup d'œil, tout en se dirigeant vers une des rares places libres, au fond, Monette a fait le compte des visiteurs dont il faudra « voler » la place : un, deux,... trois, quatre, cinq, six... avec moi, sept... Pauvre Père !

La jeune fille s'assoit et, sans l'ouvrir encore, tire un livre de son sac.

Elle est distraite !...

Le bureau de son oncle donne directement sur le hall, et dans ce bureau qui a entendu tant de confidences et vu quelques sourires, mais surtout bien des larmes, elle entend des voix : le Portier communique sans doute au grave Père la commission de sa nièce.

Un silence,... le Frère ressort et fait à Simone un signe d'intelligence. La démarche a dû réussir.

Il n'y a plus qu'à attendre... Ce n'est pas le fort de Monette dont les journées sont bourrées à éclater,... comme son sac.

— Mon Dieu, prie la jeune fille, faites que ce ne soit pas trop long L. Je suis pressée !... Mes pauvres ont faim.

Et Simone a repris son livre, dont un instant elle contemple le titre :

— « Les heures de garde !... » « ou d'attente ! » pense-t-elle. Quelles belles pages on pourrait écrire à propos des heures d'attente ! Je parie que l'auteur a oublié de composer un chapitre sur la patience et la résignation dans les interminables attentes. Ce serait pourtant bien d'actualité pour ce vieux Monsieur décoré, qui, près de la table, regarde le *Messager du Sacré-Cœur* sans le lire...

« Et pour son vis-à-vis, cet ingénieur sans doute, qui, les yeux obstinément fixés sur son chapeau, posé sur la pomme de sa canne, poursuit évidemment un grave problème de mathématiques.

« Et pour cette maman assise auprès du mur, entre ses deux petits collégiens qui s'ennuient.

« Et pour cette jeune veuve très élégante, en face de moi, sous le tableau : « la fuite en Égypte ».

« Ils n'ont pas l'air de beaucoup s'amuser mes six compagnons... Comme je les vois bien tous, le vieux Monsieur décoré, l'ingénieur, les petits garçons et leur maman, et l'élégante jeune veuve, oui comme je les vois bien tous plongés dans les réflexions profondes d'un salutaire chapitre sur les bienfaits de la longue attente !

« Le texte pourrait être : « Frappez et on vous ouvrira... » ou bien : « Les premiers seront les... ».

*

* *

Brusquement la porte vitrée du bureau vient de s'ouvrir.

La haute silhouette d'un jeune homme en gabardine claire apparaît et s'incline :

- Au revoir, mon Révérend Père, comme je vous remercie !
- Au revoir, mon ami.

Une énergique poignée de main et le grand jeune homme beige, l'air épanoui, traverse le hall pour sortir.

Près de la table, le vieux monsieur décoré s'est levé, aussi vite que le lui permettent ses rhumatismes et s'avance vers le bureau.

Mais dans le cadre de la porte vient d'apparaître le visage maigre du religieux, un alerte vieillard aux yeux profonds.

D'un coup d'œil, auquel rien n'échappe, il a reconnu chacun des visiteurs de l'antichambre et aperçu là-bas, tout au fond, la dernière, sa petite nièce qui s'est levée. Un bon sourire effleure aussitôt les lèvres minces du vieil oncle. De la tête, il fait signe à Simone de venir, tandis qu'il tend la main au vieux Monsieur décoré.

— Bonjour, Général. Voulez-vous me permettre... un instant... Cette enfant est très pressée !...

— A vos ordres ! mon Révérend Père, répond d'une voix nette, le général qui s'incline.

Et sans vouloir remarquer l'imperceptible soupir de la maman, entre ses deux collégiens, ni le froncement de sourcils de la jeune veuve, — l'ingénieur, lui, pense à son problème, — le religieux introduit sa nièce, ferme la porte et d'un geste tranquille désigne à la jeune fille le fauteuil de cuir.

— Assieds-toi, mon enfant. Ta mère va bien ?... Oui !... Et du Maroc, bonnes nouvelles ?... Allons tant mieux !... Et Thérèse suit encore des cours ?... Ah ! en Sorbonne ?... Et toi, Monette, toujours tes pauvres ?... Très bien, mon enfant... C'est pour eux ce grand sac ? Qu'il doit être lourd !... Et ils t'attendent pour déjeuner ? Je m'en doutais. Aussi, je t'ai fait passer la première.

— Merci, mon oncle, vous êtes très bon.

— Tu ne t'agites pas trop ?... Et tes exercices de piété ?... Bien ! Eux d'abord, n'est-ce pas !...

« Et qu'y a-t-il de nouveau, Monette ?... Rien ?... Mais toujours l'impatience ! De fait, ce n'est pas nouveau, cela !... Ma pauvre

filles, tu te corrigeras... Si, si, je t'assure... avec la grâce du Bon Dieu qui t'aime bien, je te l'ai dit.

« Seulement il faut t'aider toi aussi !... Voyons, Monette, t'es-tu servie du moyen que je t'ai donné ? Oui, les petits pois... Ah ! Ah ! tu trouves que c'est long de ramasser un à un les petits pois d'un panier renversé ! Mais c'est cela qui corrige vite de l'impatience. Une bonne pénitence comme celle-là chaque fois que tu t'impatientseras et tu verras : dans quinze jours, ta maman et ta sœur pourront arriver à deux heures pour ton déjeuner de midi et elles trouveront une cuisinière aussi aimable et souriante que si le poulet n'était pas sec ou les pommes de terre brûlées. Vive les petits pois !... Combien te faut-il pour les ramasser ? Une demi-heure ?... Ce n'est pas beaucoup. Tu vas vite !... Si, tu trouves que c'est beaucoup une demi-heure ?... Ah ! c'est vrai. J'oubliais que tes journées sont trop courtes : qu'avec ta cuisine, ta musique et tes pauvres...

— Et le marché, mon oncle, mes leçons de coupe, mes visites, mes lettres...

— Eh bien ! ma fille, tant mieux ! Du moins, tu n'auras pas envie de recommencer tous les jours à ramasser des petits pois pendant une demi-heure. Continue !... continue !...

— Impossible, mon oncle.

— Comment impossible ?...

— Mais oui, la saison des petits pois est finie !...

— Oh ! si ce n'est que cela ! Tu as bien des lentilles à la maison ?

— Oui, mon oncle.

— Des lentilles noires et des lentilles roses ?

— Oui, je crois. Mais ce sont des qualités différentes !

— Justement ! Eh bien, ma fille, la prochaine fois que tu t'impatientseras, pour te punir... et faire plaisir au Bon Jésus, tu prendras une poignée de lentilles noires que tu mettras dans un bol.

— Bien, mon oncle.

— Puis une poignée de lentilles roses, que tu verseras dans le même bol.

-
- Mais elles vont toutes se mélanger avec les noires !
 - Précisément !... Et tu les brasseras bien avec la main.
 - Entendu, mon oncle.
 - Et puis, tu les trieras !
 - Oh !... mon oncle !... j'en aurai au moins pour une heure.
 - Sans doute !... aussi tu n'auras guère envie de recommencer.
 - Une heure, mon oncle, y pensez-vous ?... Mais jamais je ne trouverai une heure dans ma journée !
 - Mon enfant, veux-tu oui ou non te corriger et aimer vraiment le Bon Dieu ?
 - Oui, mon oncle, je le veux.
 - Alors, suis mon conseil des lentilles.
 - Bien, mon oncle... Mais j'aimerais encore mieux les petits pois. C'était moins long !...

*

* *

La crainte étant le commencement de la sagesse, pendant huit jours, Monette qui n'a nullement envie de passer une heure à trier des lentilles, se tient sur ses gardes.

Sur le buffet de la cuisine, elle a posé, bien en vue, deux tasses remplies, l'une de lentilles noires, l'autre de lentilles roses.

Comme cela, pas de danger qu'elle oublie la menace de l'oncle.

— Que font là ces deux tasses sur ton buffet ? demande un jour la mère de Monette.

— Oh ! rien, maman, c'est pour me rappeler.

La maman de Simone cherche un instant ce que la présence de ces deux tasses peut bien rappeler à sa fille, mais elle n'insiste pas.

Aussi, grâce à la menace des lentilles, Monette, depuis huit jours est d'une admirable patience. Du reste, sa mère et sa sœur sont rentrées cette semaine avec une exactitude presque remarquable.

Simone est ravie !... Jamais, du reste ses journées n'ont été aussi pleines. Justement cet après-midi, à trois heures, grand concert auquel la jeune fille est personnellement invitée : du César Frank,

TABLE DES MATIÈRES

POURQUOI PAS ?.....	3
LE VIOLON.....	10
LES LENTILLES.....	16
LES HALLES.....	26
LES MÉNAGES.....	32
L'IRIS D'EAU.....	41
FILÉE.....	48
LE VERRE.....	59
L'IMAGE.....	67
« MUGUETS !... ».....	74
LE COUTEAU.....	80
LA ROBE DU SOIR.....	90
PAUV' CAMILLE !.....	98
LE CHAUFFEUR.....	106
LES GLACES.....	113
LE CONCERT.....	121
SOUS LA NEIGE.....	129
LA VACHE.....	140
LE GOSSE.....	146
RÉSURRECTION.....	152
UNE NUIT CHEZ LES CHIFFONNIERS.....	158
TÉLÉPHONE !.....	164